

La mort pourpre

Edith Lyle Ragsdale



Gloubik Éditions
2021

Vous pouvez retrouver cette nouvelle dans le numéro 105 de la collection Fusée Rivière blanche, **Dimension Amérique, tome 2** regroupant 14 nouvelles. 284 pages - 20 euros

ISBN-13 : 978-1-64932-206-7

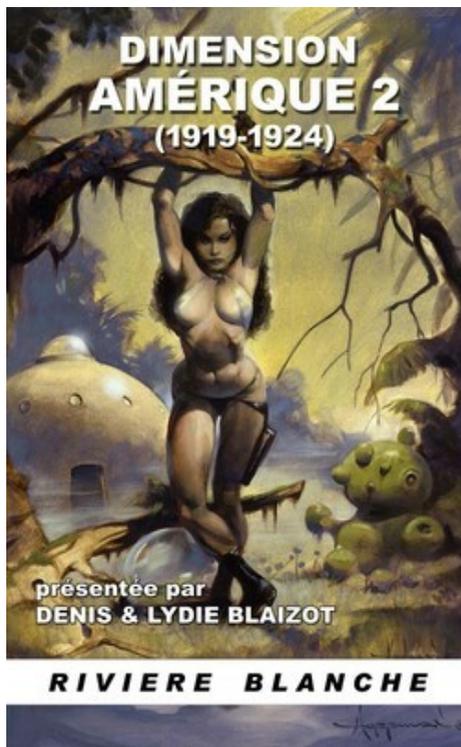


Illustration : Jean-Pierre Normand

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Le texte qui suit est la traduction de The purple death (Weird Tales May-June-July 1924), une nouvelle d'Edith Lyle Ragsdale, auteure qui n'a laissé comme trace (dans la littérature du moins) que trois nouvelles et une lettre, toutes parues dans Weird Tales entre 1923 et 1925. vous ne la trouverez pas citée sur le site sf-encyclopedia.com et isfdb.org ne fait que lister les œuvres de SF qu'elle a publiées dans WT. Une recherche plus générale sur internet ne vous donnera aucun résultat pertinent pouvant se rattacher à l'auteure.

Alors pourquoi traduire et publier ce texte ? Pour voir s'il a ne serait-ce qu'un lointain rapport avec la nouvelle portant le même titre écrite quelques années (décennies) plutôt par W. L. Alden.



Dans vos imaginations les plus folles, vous ne devinerez pas ce qui a tué ces hommes jusqu'à ce que l'auteur vous le révèle

Nanah, le serviteur indien de Payne, accourait, les yeux révoltés, son visage sombre transformé en un masque hideux de terreur. Lorsqu'il atteignit son maître, ses membres semblèrent se déformer et se plier sous lui. S'étalant aux pieds de Payne, il jeta ses bras autour des jambes de l'homme blanc, et sanglota un récit d'horreur décousu.

— Encore une fois, Sahib, hurla-t-il, encore une fois, la redoutable Chose est venue dans la nuit, et à l'aube, après que Nanah soit allé chercher de l'eau au ruisseau, Nanah a trouvé l'endroit où elle était entrée dans la tente du Sahib, et... oh, Allah miséricordieux, la Chose a encore frappé !

L'Indien, de plus en plus incohérent, commença à se rouler sur le sol, à sangloter, non pas bruyamment, comme on pourrait l'imaginer, mais dans des gémissements déchirants.

Le visage figé de Payne, semblable à un masque, devint un peu plus gris, ses yeux bleus profonds un peu plus sévères, sa bouche inflexible plus dure.

— Ainsi, dit-il, un autre d'entre nous a répondu à l'appel. Qui est-ce cette fois, Nanah ?

Nanah se ressaisit et cessa de gémir.

— Cette fois, c'est le Sahib Arnold.

Payne grimaça. Arnold avait été son ami. De toute la petite armée d'aventuriers, de chercheurs de trésors et de chasseurs de gros gibier, le mort avait été le plus proche de son cœur.

— Comment... ? interrogea-t-il l'Indien.

— Comme d'habitude. La Chose est entrée comme... comme...

Il chercha un mot approprié.

— Comme un yaksha¹ ou un jnana² perdu. Il y avait la même expression de peur et d'horreur sur le visage mort du Sirdar³ ; la même ligne pourpre autour de sa bouche et ses membres étaient raides comme si son agonie fut grande. Comme tous les autres, Sahib.

Payne hocha la tête.

— Comme tous les autres. Aucune marque, rien de dérangé dans le camp ?

- 1 Esprits de la nature. Ils apparaissent dans la mythologie hindoue, jaïne et bouddhiste.
- 2 Dans l'hindouisme et le bouddhisme, une des voies de la libération.
- 3 Le grade de Sirdar - une variante de Sardar - était attribué au commandant en chef britannique de l'armée égyptienne sous contrôle britannique à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Nanah secoua sa tête enturbannée.

— Non, Sahib.

L'homme blanc se retourna.

— Je vais aller dans la tente. Toi, Nanah, va prévenir le Capitaine Worthington.

Payne, la tête courbée, traversa lentement l'espace intermédiaire et entra dans la tente de son ami.

Chaque petit détail était comme Nanah l'avait décrit. Rien n'avait été dérangé, rien n'avait été volé. Aucune trace de pas, sauf celles de Nanah, ne marquait la poussière devant la porte. Les vêtements, l'argent et la montre d'Arnold étaient intacts. Payne s'assura de tout cela avant de se tourner vers le corps déformé sur le lit.

Pendant un long moment, il resta debout à regarder le cadavre. Encore une fois, les paroles de Nanah étaient vraies. Arnold avait souffert, terriblement. La peur de quelque chose de pire que la mort se reflétait dans ses yeux écarquillés et se lisait sur son visage froid et mort. Les mains gonflées et serrées, les muscles noués qui avaient fait remonter les genoux presque jusqu'au menton, les tendons du cou l'indiquaient.

Et, plus sinistre que tout, le cercle violacé autour de la bouche.

Le sang de Payne se figea. Une peur indéfinissable secoua son âme. Quelle sorte d'arme le meurtrier avait-il utilisée pour laisser une telle marque ? Qui, ou quoi, était la Chose ? Des questions, sans réponse, se bouscuaient dans son esprit.

Silencieux, frissonnant, Payne passa en revue les événements des six derniers mois. L'histoire était, jusqu'à un certain point, vide de tout élément dramatique. Plutôt banale, même. Lui, Payne, ainsi que onze autres esprits aventureux, s'étaient embarqués pour l'Inde où, selon la rumeur, se trouvaient de grands gisements de platine, non exploités et valant plusieurs fois la proverbiale « rançon du roi ». Après une période de prospection, les gisements avaient effectivement été localisés et, avec une petite armée d'ouvriers métis, ils avaient extrait des quantités de métal.

Tout était « venu à leur rencontre », pour reprendre les mots de Hunt. Les grains de platine étaient éparpillés dans le sable aurifère, et chaque lavage permettait d'amasser une petite fortune.

Le climat, dans cette partie particulière de l'Inde, était idéal. Il y avait des fruits en abondance. Du gibier pour la chasse. Du poisson pour la pêche à l'hameçon. Un ruisseau d'eau pure. La nature était prodigue de

ses dons, et pendant des semaines, les aventuriers vécurent dans une sorte de paradis.

Au sud d'eux, dans la jungle, le temple d'Indra dressait son dôme. Là, une secte sacerdotale chantait des hymnes à sa divinité ; ses prêtres en robe blanche se déplaçaient tranquillement ; et là, selon ce que les hommes blancs avaient entendu de leurs serviteurs, l'un des dévots cachait, sous les plis de son turban de neige, le cerveau d'un des chirurgiens les plus renommés que le monde ait jamais connu.

Toutes ces choses, prises dans leur ensemble, étaient appréciées avec enthousiasme par les chasseurs de platine. Ils considéraient la nourriture fournie naturellement comme une aubaine. Mais les prêtres, bien que de langue et de croyance étrangères, étaient, sous leurs robes blanches et leurs turbans, des hommes. Et, où que l'on soit, la compagnie des hommes compte.

Une sorte de lien s'était établie entre les hommes blancs et les prêtres. Quand ils se rencontraient, il y avait toujours un mot amical, un signe de tête ou un sourire. Dans un pays étranger, l'amitié de ces hommes était un véritable atout.

Le premier mois au camp se déroula dans la joie. Les douze hommes blancs travaillaient, jouaient, mangeaient, dormaient.

Il n'y avait pas un nuage à l'horizon.

Puis un jour, Nanah était venu annoncer à Payne, sanglotant et tordant ses fines mains brunes, criant hystériquement, que Borden était mort.

L'enquête avait confirmé les dires de l'Hindou. Borden était mort depuis des heures. L'examen ne révéla aucune marque sur le corps. Il n'était pas mort d'une quelconque morsure. Aucune bête ne l'avait déchiqueté. La nuit, juste avant de se coucher, il était en pleine forme. Son moral était au beau fixe, les douze s'étaient livrés à un jeu brutal et tumultueux. À l'heure du coucher, il avait souhaité bonne nuit à ses compagnons en riant.

Quand on le trouva, son corps était raide et froid. Ses membres étaient déformés, ses yeux grands ouverts. Un anneau violet entourait sa bouche.

C'était tout.

Le seul étudiant en médecine parmi eux, qui joua le rôle de médecin, déclara que Borden était mort d'une indigestion aiguë.

Avec tristesse, les survivants enterrèrent leur ami et entassèrent des pierres sur la tombe pour protéger le corps des hyènes et des chacals qui rôdaient.

Borden n'était pas dans sa tombe depuis un mois que le jeune étudiant en médecine, qui dormait à ses côtés, le suivit. Sa mort fut, apparemment, identique à celle de son compagnon.

Puis, rapidement, Marlow, James et Radcliff suivirent. Tous identiques à Borden, jusque dans les moindres détails.

Et maintenant Arnold n'était plus là.

Six des douze avaient succombé à la Chose !

Payne gémit à haute voix.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-il, cette hideuse Chose qui frappe dans l'obscurité ?

Un frisson le parcourut. Comme un enfant effrayé, il se tordait les mains et gémissait.

— Qui, sanglota-t-il pitoyablement, qui sera le prochain ? Dieu miséricordieux... qui ?

L'espace devant la tente se remplit rapidement. Le capitaine Worthington et les quatre hommes, les ouvriers métis et le garde du corps des Blancs se rassemblèrent autour. Une horreur commune les tenait tous.

Le Capitaine Worthington entra dans la tente, ses amis sur ses talons.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Payne.

Ce dernier secoua la tête.

— Je... ne sais pas. Je suis complètement déstabilisé. Je commence à craindre... comment dire ? Nécromancie... vaudouisme... sorcières ? Quelque chose, Worthington, ne va pas du tout. Il n'est pas logique que chacun des six hommes qui sont morts présente les mêmes symptômes. Il n'y a pas une once de différence dans les caractéristiques de ces décès. Ce qui a tué l'un a tué les autres.

— Admettons. Mais qu'est-ce que c'était ?

Le capitaine épongea son front moite. Payne secoua de nouveau la tête.

— Je... ne sais pas.

Dean détourna son regard du spectacle effroyable qui se trouvait sur le lit, attira l'attention de Nanah et, avec un juron murmuré, se tourna vers Payne.

— Je crois que c'est l'œuvre de certains de ces maudits prestidigitateurs indiens. C'est étrange, n'est-ce pas, que Nanah ait trouvé chacun des six... comme ça ?

Il pointa un doigt tremblant vers le lit.

Les regards de Payne et de Worthington se croisèrent. Inconsciemment, chacun d'eux avait commencé à développer une croyance similaire. La Terre entière empestait le mysticisme. Partout l'occulte était apparent. Bien que le bon sens le plus élémentaire ridiculise

la théorie du surnaturel comme facteur de la mort des six hommes, le fait est qu'ils étaient tous morts d'une cause inexplicable.

Ils n'étaient pas morts d'une maladie connue. Il n'y avait eu aucune abrasion, pas la plus petite piqûre d'épingle. Mais ils étaient morts ! Quelque chose les avait tués !

En rang, sous les fleurs des baobabs, se trouvaient cinq tombes. Avant que le soleil ne se couche, Arnold remplirait la sixième. Qui serait le suivant ? Qui occuperait la septième tombe ?

Payne se débarrassa de la peur qui le tenaillait et regarda vers l'endroit où il avait vu pour la dernière fois le turban brillant de Nannah. Plus personne ! Le jeune Hindou était parti !

Dean, les nerfs à vif, s'écria en montrant du doigt un bosquet de banians :

— Voilà qu'il s'en va... le fils de chien !

Dans la bousculade qui suivit, à laquelle les Indiens se joignirent, mais pour contourner les Blancs, l'Hindou, Nannah, réussit à s'échapper.

Après avoir perdu tout espoir de le capturer, les hommes retournèrent au camp. Ils étaient tous d'accord sur une chose. L'Hindou avait utilisé la magie noire. Et ils pen-

saient tous que les autres étaient condamnés à suivre le même chemin, à moins que Nanah ne soit capturé et traité sommairement.

Worthington, la tête penchée, était assis et fumait d'innombrables pipes de tabac brun. Lorsqu'il parlait, ses compagnons l'écoutaient attentivement.

— Je vais au temple d'Indra, commença-t-il. Je vais demander au moine, au chirurgien, vous savez, de venir jeter un coup d'œil au pauvre vieil Arnold. S'il est l'homme qu'on dit qu'il est, je crois qu'il pourra nous dire comment il a trépassé.

Il fit une pause et bourra sa pipe de plus de tabac.

— Je ne crois pas que ces morts soient survenues naturellement. J'ai vu beaucoup d'hommes morts mais... les gars, qu'est-ce qui fait ce cercle violet autour de la bouche ?

Il se leva d'un bond et fit les cent pas avec excitation.

Dean, les yeux remplis d'effroi, répondit.

— Oui, dit-il d'une voix rauque, qu'est ce que c'est ? Aucune mort ordinaire ne laisse une marque comme celle-là. Il y a de la magie noire derrière tout ça.

Il s'enfonça à nouveau dans un silence morose, ses doigts tremblants décrivant un cercle autour de ses lèvres.

— Pourpre, murmura-t-il. La mort pourpre !

Payne et ses camarades échangèrent des regards. Il était évident que Dean vacillait, planant au-dessus de la ligne étroite qui sépare le sain d'esprit du fou.

Worthington, rejetant ses propres craintes au fin fond de son esprit, parla presque gaiement.

— Viens, Dean, marchons jusqu'au temple. J'ai l'impression que les prêtres d'Indra seront capables de mettre le doigt sur le problème.

Dean, qui passait toujours un doigt pa-taud autour de ses lèvres, se leva et suivit Worthington.

Trois heures plus tard, ils étaient de retour, accompagnés par le prêtre-chirurgien. Sur le chemin du retour, Worthington avait communiqué à l'Hindou tous les faits connus de la mystérieuse série de décès.

Lorsque le camp fut atteint, le prêtre entra dans la tente d'Arnold, s'arrêta près du lit de camp et regarda attentivement le cadavre.

Payne, pour qui l'attente fut éprouvante, prit la parole.

— Que pensez-vous de ceci, mis en relation avec les cinq autres décès ?

Le dévot d'Indra se retourna et, pendant un instant, Payne faillit se recroqueviller face

à l'intensité de son regard.

— Penser ? dit-il doucement, Qu'y a-t-il à penser ? La mort arrive à tous de la même façon. Peut-être pas de la même manière. Mais elle vient. Et il y a beaucoup de choses bien pires que la mort. Aux bons, le Svarga.

Il leva les yeux avec ravissement. Après une courte pause, il reprit.

— Cet homme, sans aucun doute, a terriblement souffert. J'en suis certain.

Il sourit et Payne aurait juré avoir décelé une expression diaboliquement exultante sur son visage brun.

— Mais il n'est pas mort de maladie. Il est, selon toute vraisemblance, mort de peur !

Ses yeux, que Payne avait cru malicieux, étaient pleins de sympathie. Il ressentit une répulsion face à ce visage bienveillant.

C'était la lumière changeante, pensa-t-il, et mes nerfs. Je dois me ressaisir.

L'Indien reprit la parole.

— Il n'y a aucun signe de maladie.

Il passa ses longs doigts effilés sur le corps.

— Aucune abrasion, aucune contusion, aucun os fracturé.

Avec un hochement de tête, il se recula.

— Je pourrais faire une autopsie, mais ça ne vous

apporterait rien. Rien que je ne puisse dire d'après les signes ici présents. La peur, la peur seule, a tué votre ami.

— Oh, mais écoutez ! s'insurgea Hunt, c'est absurde ! Les six hommes qui sont morts étaient tous des durs ! Il n'y avait pas un seul faible, pas un seul lâche, dans tout le lot. Pour la plupart, c'étaient d'anciens militaires.

« Des hommes qui n'ont jamais tourné la tête lors de petites fêtes de plaisir comme St Mihiel ou Château-Thierry. Des hommes qui ont roulé leur bosse toute leur vie. Pas de mauviettes ni de dandys en goguette dans ce groupe. Des hommes qui auraient combattu leur poids en chats sauvages... »

Il s'interrompit et jeta un regard perplexe et misérable autour de lui.

— Hunt a raison, dit Payne. Ces garçons-là n'étaient pas les plus effrayables. Je pense, comme Dean, qu'il y a quelque chose de pourri dans toute cette affaire. Et je pense que ce maudit Nanah à la peau noire en est la cause. Attrapez-le et remplissez-le de plomb et nous pourrons tous sortir de ce trou vivants.

Pour Payne, habituellement surnommé « Le Silencieux », c'était un long discours.

— C'est possible, acquiesça le prêtre, le père de Nanah était un sorcier.

Ses yeux avaient une expression ravie. La chose tordue sur le lit de camp semblait avoir perdu tout intérêt pour lui. Son esprit,

manifestement, était ailleurs. Une scène, évoquée dans le passé, le saisissait.

Worthington s'agita avec impatience.

— Vous ne pouvez pas, si vous êtes aussi savant que vous le prétendez, nous dire ce qui a causé la mort de ces garçons ? Il est idiot de suggérer quelque chose d'assez extraordinaire pour effrayer à mort six vieux briscards téméraires. Je crois que c'est ce que dit Dean. Une sorte de travail vaudou. Et je crois qu'en tant que prêtre indien, vous êtes impliqué dans tout ça !

Le visage du prêtre devint livide, mais sa maîtrise de soi était admirable. Il s'inclina profondément, sourit gracieusement et se tourna vers Payne.

— Je ne peux rendre service ni aux vivants ni aux morts en restant ici. Ma garde au sanctuaire sacré d'Indra commence au coucher du soleil. Je dois donc m'en aller.

Payne inclina la tête.

— Nous avons espéré que vous pourriez nous aider dans nos problèmes, dit-il calmement. Quoi qu'il en soit, nous vous remercions d'être venu. Laissez-moi vous offrir un rafraîchissement avant que vous ne commenciez votre voyage de retour.

Le prêtre se raidit et son visage se convulsa de passion.

— Non ! s'écria-t-il sèchement.

Puis, comme s'il avait honte de son impolitesse :

— Je vous remercie, mais un prêtre jeûne plus souvent qu'il ne festoie. Je ne peux pas manger votre nourriture.

Sur cette remarque énigmatique, il se retourna et s'enfonça dans la jungle.

Cet après-midi-là, le corps d'Arnold fut déposé à côté des autres victimes de la mort pourpre.

Le découragement s'installa dans le camp. Les ouvriers, maussades et brutaux, travaillaient dans un esprit d'insubordination. Nanah, leur ami, était en butte au mécontentement des hommes blancs. Par conséquent, ils en souffrirent tous.

Les Blancs aussi étaient sur les nerfs. Le moindre acte manifeste des indigènes suscitait une malédiction ou un coup. La mutinerie était dans l'air.

La nuit suivant la mort d'Arnold, les hommes étaient assis autour du feu de camp. Parfois, ils parlaient rapidement, de façon décousue, de la tragédie. Puis, de nouveau, pendant de longues périodes, personne ne parlait.

L'attitude singulière du prêtre les intriguait. Son affirmation que la peur avait causé les décès de leurs compagnons les mettait en colère. Sa conversation manquait de clarté. Après avoir déclaré que la peur avait tué

Arnold, il était passé trop facilement à la théorie selon laquelle Nanah avait joué un rôle dans le crime.

— Si Nanah les a tués, fit soudain Hunt, que diable a-t-il fait pour les effrayer à mort ?

Personne ne répondit. Chaque homme était trop occupé à se poser la question : « Qui sera le prochain ? »

Ils restèrent assis jusque tard dans la nuit. Lorsque, malades corps et âme, ils se retirèrent, une double garde patrouillait dans le camp.

Pendant un mois après le dernier décès, rien ne vint troubler la tranquillité du camp. La garde, travaillant par tours de six heures, ne vit ni n'entendit rien de suspect. Aussi les Blancs, bercés par cette sécurité perfide, retombèrent-ils dans leur ancienne existence paisible. Il y avait, cependant, une exception. Dean ne se sentait jamais à l'aise. Dans les moments de distraction, son doigt planait toujours autour de sa bouche, entourait toujours ses lèvres.

Un jour, un garde vint voir Payne à la hâte.

— Sirdar Payne, commença-t-il avec circonspection, au lever du soleil aujourd'hui, alors que ton serviteur surveillait la jungle à l'Est, ton serviteur a cru voir un visage. Il se pourrait, Sirdar, que Nanah se cache dans

les parages.

Payne savait, en son for intérieur, que le garde avait non seulement vu Nanah, mais qu'il avait conversé avec lui. Pendant un moment, l'Américain fuma en silence. Puis, retirant la tige d'entre ses dents, il dit succinctement :

— C'est possible. Et il se pourrait que Nanah ait la peau pleine de plomb. Nous sommes des hommes désespérés, Augwa. Et nous sommes vigilants. Nous dormons armés. Il se pourrait que si Nanah apprenait cela, il trouverait d'autres régions de l'Inde plus à son goût.

Augwa s'inclina jusqu'à terre.

— C'est possible.

Dean, en apprenant le retour de l'Hindou, devint fou, dans une certaine mesure. Pendant des mois, il fut hanté par la peur grandissante d'une horreur sans nom. Six fois, il vit les corps de ses compagnons, grotesquement rigides, les yeux écarquillés et fixes, les mains serrées... ceux-là même avec lesquels il avait dormi, mangé, travaillé et joué. Pire encore, six fois son âme fut écorchée par ce terrible cercle violet autour de leurs bouches livides.

Le capitaine Worthington, écoutant les délires de Dean, maudissait dans son cœur l'aventure qui les avait conduits, lui et ses camarades, au pays du mystère. Là-bas, sous

un soleil éclatant, se dressaient six monticules rocheux, recouverts par les fleurs neigeuses des baobabs. À une certaine distance, Payne, Hunt, Brown et Carson se tenaient debout, regardant avec découragement la rangée de tombes. À côté de la tente, Dean, enchaîné comme un chien, maudissait et combattait des Nanahs imaginaires.

C'était terrible.

Le cœur de Worthington souffrait pour les vivants plus que pour les morts. Ils ne pouvaient plus rien ressentir, tandis que Dean, rongé par la peur, subissait la torture des damnés.

Personne n'espérait dormir au camp cette nuit-là. Nanah était proche. Comme ils tenaient à leur vie, ils voulaient rester éveillés.

Les heures s'écoulèrent péniblement. Finalement, le rose de l'aube se dessina dans le ciel. Les cigales firent entendre leur clameur stridente, les chauves-souris vampires prirent le chemin du retour en zigzag. Les oiseaux se réveillèrent en gazouillant et en chantant. Le jour se levait et Nanah, le terrible, n'avait pas frappé.

Une semaine passa et, comme rien ne venait perturber la routine quotidienne du camp, la vigilance se relâcha.

Nanah avait suivi le conseil de Payne et avait levé le camp.

Les hommes cherchèrent leur lit avec lassitude. La journée avait été éprouvante, étouffante, pleine d'accidents et de mésaventures.

Alors que la nuit s'installait, un calme sacré semblait envelopper le camp. Au loin, très loin, les étoiles scintillaient dans la noirceur veloutée du grand dôme au-dessus de leurs têtes. Des tentes s'échappait la respiration régulière des hommes endormis et fatigués par le travail.

La garde changea. La Lune, maintenant à la fin du dernier quartier, se glissa hors de l'immensité et pendit, telle un minuscule fil rouge-or, dans le ciel.

Les hommes de garde étaient fatigués. Eux aussi avaient fait leur part dans les lits de sable. Leurs têtes enturbannées s'affaissèrent, se redressèrent, puis s'affaissèrent à nouveau jusqu'à ce que le menton repose sur leurs poitrines noires et musclées. Morphée, avec des doigts silencieux, pressa leurs paupières épuisées. Le camp dormait.

Payne se réveilla soudainement. Un poids, chaud, palpitant, pesait sur sa poitrine. Un murmure rythmé s'écoulait et se propageait autour de lui. Une sensation par-

ticulière, comme si quelque chose lui comprimait la poitrine, l'oppressait. Une flamme brûlante semblait roussir son visage, un cercle brûlant brûlait autour de ses lèvres, son souffle le quittait. Il essaya de bouger, de se débarrasser de ce poids écrasant. Mais, au-dessus de lui, brillaient deux flammes phosphorescentes qui enchaînaient sa volonté, le soumettant à la Chose jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger.

Il essaya, alors, de crier. De crier, de chasser le hideux incube. Mais par un certain pouvoir hypnotique, la Chose prit le dessus sur son âme, s'accrocha avec ténacité.

La myalgie dans ses muscles était atroce. Dans son agonie, Payne commença à remonter ses genoux, à serrer les poings. Et ses yeux, hypnotisés et retenus par la flamme verte rougeoyante au-dessus de lui, s'ouvraient plus grand, plus grand, jusqu'à ce que les globes semblent éclater dans leurs orbites.

Ses poumons, comme un ballon de baudruche dont l'air est pressé, se contractèrent. Son souffle devint le plus léger des bruits. Lui, comme les six, était condamné. Sa dernière pensée consciente fut celle de la septième tombe sous le baobab.

Puis il y eut un rugissement et un éclat de lumière. Un cri ni humain ni animal, mais

un mélange des deux.

Quelque temps plus tard, Payne se réveilla. Son corps était une masse de courbatures, ses poumons une torture, mais il était vivant. Il savait qu'il l'était car, lorsqu'il bougeait, une tête enturbannée entraît dans son champ de vision. Il pouvait voir le Soleil briller, entendre un faible bourdonnement de voix. Oui, sans l'ombre d'un doute, il était vivant.

— Nanah, dit Payne, avec effort.

Le garçon s'avança. Sa main et son visage brillaient, ses dents blanches étincelaient entre ses lèvres écarlates.

— Sois aimé maître, s'écria-t-il plein d'ardeur, c'est comme si tu revenais de Svarga ! Comme si tu étais revenu de la tombe.

Il se mit à embrasser et à pleurer sur les mains de Payne.

Payne sourit faiblement devant ce qu'il considérait comme un comportement extravagant.

— Je suppose que j'ai été malade, hasarda-t-il. J'ai dû me sentir un peu mal. Un peu de fièvre. Il semble que j'ai fait un rêve. La Chose était sur ma poitrine. Elle aspirait ma vie, je ne pouvais plus respirer. Ugh ! C'était assez horrible. Heureusement que ce n'était pas la vérité. C'est curieux, les tours que joue le délire.

Worthington, entrant dans la tente, entendit la dernière remarque de Payne.

— Oui, mais, mon vieux, ce n'était pas du délire, dit-il légèrement pour cacher son émotion réelle. C'était des faits réels. Si ce n'était de Nanah, que Dieu bénisse sa vieille peau, vous seriez en train de remplir la septième tombe aujourd'hui, avec toutes les perspectives favorables pour que le nombre monte à douze.

Payne redressa son corps endolori.

— La vérité ! s'écria-t-il. Mais mon vieux, c'est impossible !

Worthington repoussa son ami sur le lit de camp, s'assit et craqua une allumette pour sa pipe. Lorsqu'elle fut bien allumée, il répondit à la protestation de Payne.

— C'est possible et c'est arrivé, dit-il sobrement, nous avons la réponse à l'énigme. Nanah, ici présent, parce qu'il est Indien, soupçonnait quelque chose. Mais lui non plus n'a jamais été à mille lieues de la vérité. Lorsque Dean l'a accusé du crime, il s'est simplement fait discret, pour sauver sa peau et avoir le champ libre pour résoudre l'énigme. Nanah savait que si les soupçons se portaient sur lui, ses chances de s'en sortir étaient à peu près nulles. Donc, logiquement, il a pris une liberté, a fait profil bas et vous a évité d'être la septième victime de la mort pourpre.

Worthington s'arrêta et s'épongea le front. Quand il reprit, son visage était pâle.

— L'histoire trouve son origine dans un événement

qui s'est produit il y a un an, lorsqu'un homme, un explorateur et un chercheur de curiosités, est venu dans cette partie du pays. D'après ce que j'ai compris, les prêtres du temple d'Indra ont, dans le temple, un dieu appelé Indra. Celui-ci, comme tous les objets païens de ce genre, est sacré aux yeux des dévots.

» Mais le chercheur de curiosités était bien décidé à s'approprier le dieu. Une nuit, il s'introduisit dans le temple, abattit le prêtre de garde, s'empara de l'image et s'enfuyait lorsque deux autres prêtres le surprirent. L'un d'eux fut tué sur le coup, mais l'autre, touché à la colonne vertébrale, fut paralysé.

» Je ne suis pas sûr du sort du voleur. Quoi qu'il en soit, il est tombé entre les mains des prêtres et, d'après ce que j'ai appris des Noirs, je suppose que c'était suffisant.

» L'homme que l'explorateur a abattu a vécu pendant des semaines. Sur un point précis, il était fou de colère. Lorsqu'il pensait, et je suppose que c'était presque tout le temps, à des hommes blancs, son seul désir était de tuer. Lui-même était hors course. La balle empoisonnée avait bien fait son travail.

» Il ne pensait pas seulement à son propre malheur. Le jeune prêtre qui montait la garde au sanctuaire d'Indra cette nuit-là était son petit frère, un jeune gars qui venait

de prendre ses ordres. Il fut le premier homme assassiné.

» Vous pouvez imaginer l'agonie mentale de ce prêtre impuissant. Son petit frère mort, lui-même paralysé. La haine et la vengeance bouillonnaient dans son sang. Son âme criait vengeance. Rien d'autre que la vie des hommes blancs... pas une seule, mais autant que sa malignité pouvait atteindre, ne le satisferait.

» Évidemment, dans son état, il ne pouvait rien faire. Mais, à force de ruminer, il a eu une idée. »

Payne a levé la main.

— Qu'est-ce que tout ça... le dieu Indra, l'explorateur voleur, les prêtres tués et mutilés... a à voir avec les meurtres ici au camp et ma propre agression, si, comme vous le dites, c'est un fait et non une hallucination ?

— Cela semble un peu décousu et lointain, n'est-ce pas ? convint Worthington. Mais tout est en corrélation. Je dois vous raconter mon récit progressivement. Si j'y allais trop fort, il y a des chances que vous pensiez que j'exagère !

Nanah hocha la tête.

— Le Sirdar a raison, dit-il. Les hommes blancs ne peuvent pas comprendre les coutumes indiennes.

Worthington reprit.

— Alors que le prêtre blessé était allongé sur son lit

de fortune dans la hutte aux toits de chaume, il a imaginé, parce qu'il était fou, l'un des complots les plus diaboliques que l'esprit humain ait jamais conçus.

» Le petit frère qu'il aimait, même si les prêtres ne sont pas censés aimer, avait comme animal de compagnie et compagnon un guépard dressé. Il était exceptionnellement grand. Il a été le seul témoin du meurtre brutal dans le temple.

» Le plan qui a mûri dans l'esprit du prêtre sinistré était horrible et unique. Il consistait à faire enlever une partie du cerveau du guépard et à greffer à sa place la partie malade de son propre cerveau.

» Au début, le chirurgien, la canaille à qui on a fait examiner le pauvre vieil Arnold, refusa. Mais le paralytique était têtue. Il fit remarquer qu'il devait sûrement mourir. Son cerveau fonctionnant dans celui de l'animal, l'œuvre de vengeance se poursuivrait tant que le félin vivrait. Comme le guépard avait moins d'un an, il y avait de fortes chances qu'il en tue secrètement des dizaines, voire des centaines.

» L'opération a été effectuée. Ce fut un succès en ce qui concerne le guépard, mais le prêtre mourut.

» Le chirurgien prit le guépard en main. En lui parlant, il lui a fait comprendre sa mis-

sion. Les cellules haineuses du cerveau du prêtre ont grandi et ont fonctionné dans la tête du félin. Parmi les indigènes, il était docile, doux. Mais quand il sentait ou voyait un homme blanc, il devenait l'incarnation du prêtre fou. La haine qui avait torturé l'homme a rendu l'animal furieux.

» Quand nous sommes arrivés sur les lieux, l'opération datait de trois mois. Le guépard était parfaitement remis et prêt pour l'épreuve.

» La nuit de la mort de Borden, le prêtre-chirurgien, tenant le guépard en laisse, se faufila jusqu'au camp. Tout était silencieux.

» Le démon de l'enfer observa avec jubilation Borden s'agiter, se réveiller, sentir la présence de la créature sur sa poitrine. Avec une joie diabolique, il regarda le guépard poser ses lèvres immondes sur la bouche de sa victime et aspirer sa vie.

» Se réjouissant de la perspective d'un long règne de terreur, l'affreux appela le guépard, le reprit en main et retourna au temple.

» Vous connaissez la suite. »

De grosses perles de transpiration roulaient sur le visage de Payne. Pendant que son ami parlait, il revivait l'expérience hideuse de la nuit précédente.

Worthington enleva les cendres mortes de sa pipe.

— Si Nanah n'avait pas veillé sur toi, tu aurais...

Il s'interrompit brusquement.

Payne, les yeux écarquillés, blanc et secoué, haleta :

— Comment avez-vous appris tout cela ?

Les lèvres du Sirdar Worthington se serrèrent, sinistrement.

— Par le prêtre chirurgien, avant sa mort. Nanah a eu le guépard, mais nous avons eu le prêtre.

Il haussa les épaules et changea de sujet.

— Le vieux doyen est aussi droit qu'un dessous de plat maintenant que...

Payne l'interrompit.

— Qu'avez-vous fait de cette satanée bestiole ?

Les yeux gris de Worthington se durcirent.

— Qu'avons-nous fait de lui ? Quelle importance ? En tout cas, c'était loin d'être suffisant pour lui !

Nanah hocha la tête d'un air sage.

— Là où il est maintenant, Sahib Payne, ils ne font pas d'opérations chirurgicales. Il y a trop de chaleur !